

C'était la loi des séries en somme, martingale triste dont nous découvriions soudain le secret — un secret éventé depuis la nuit des temps mais à chaque fois recouvert et qui, brutalement révélé, martelé, nous laissait stupides, abrutis de chagrin. C'est grand-père qui a clos la série, manière d'enfoncer-vous-ça-bien-dans-la-tête tout à fait inutile. Cet acharnement — comme si la leçon n'avait pas été retenue. Ce coup de trop risquait même de passer inaperçu, et pour grand père ce fut de justesse. Un soir, sans sermon ni rien, le cœur lui a manqué. Son âge, un peu bien sûr, mais à soixante-seize ans on ne voyait pas qu'il avait de prise sur lui. Ou les derniers événements l'avaient-ils plus marqué qu'il n'avait paru. Un vieil homme secret, distant, presque absent. Et ce détachement allié à un raffinement extrême dans sa mise et ses manières avait quelque chose de chinois. Son allure aussi : des petits yeux fendus, des sourcils relevés comme l'angle des toits de pagode, et un teint jaunâtre qu'il devait moins à une quelconque ascendance asiatique (ou alors très lointaine, par le jeu des invasions — une résurgence génétique) qu'à l'abus des cigarettes, une marque rarissime qu'on ne vit jamais fumer que par lui — des paquets vert amande au graphisme vieillot qu'il prétendit une fois à notre demande faire venir de Russie, mais une autre fois, avec le même sérieux, de Pampelune derrière la lune. On arrêta sans doute la production à sa mort. De fait, il fumait bien son champ de tabac à lui seul, allumant chaque cigarette avec le mégot de la précédente, ce qui, quand il conduisait, embarquait la 2 CV dans un rodéo improvisé. Le mégot serré entre le pouce et l'index de la main droite, la cigarette nouvelle au coin des lèvres, il fixait attentivement la pointe rougie sans plus se soucier de la route, procédant par touches légères, tirant des petites bouffées méthodiques jusqu'à ce que s'élève au point de contact un mince filet de fumée. Alors, la tête rejetée en arrière pour ne pas être aveuglé, bientôt environné d'un nuage dense qu'il balayait d'un revers de la main, il soulevait du coude la vitre inférieure battante de la portière, jetait le mégot d'un geste vif et, toujours sans un regard pour la route, donnait un coup de volant arbitraire qui secouait les passagers en tous sens. Conscience émoussée par la vieillesse ou, après une longue existence traversée d'épreuves, un certain sentiment d'immunité. Sur la fin il n'y avait plus grand monde pour oser l'accompagner. Les cousins adolescents avaient inventé (cela arriva deux ou trois fois — on se voyait peu) de se ceindre le front d'un foulard ou d'une cravate empruntée à leurs pères et de s'installer à ses côtés en poussant le « Banzai » des kamikazes. Le mieux était de répondre à leurs gestes d'adieu par des mouchoirs agités et de pseudo-versements de larmes. Au vrai, chacun savait que la lenteur du véhicule ne leur faisait pas courir grand risque, mais les interminables enjambements de lignes jaunes, les errances sur la voie de gauche, les bordures mordues sur lesquelles les roues patinaient entraînant la 2 CV dans un pénible mouvement de ressort, les croisements périlleux : on en descendait verdâtre comme d'un train fantôme.

Pour les manœuvres délicates, inutile de proposer ses services en jouant les sémaphores. Déjà le rôle ne s'impose pas vraiment. On peut même y voir comme un dépit de n'être pas soi-même aux commandes — ces gestes un peu ridicules qui tournent dans l'espace un volant imaginaire. Mais, avec grand-père, on avait tout de la mouche du coche. On avait beau le mettre en garde, le prévenir en rapprochant les mains l'une vers l'autre que l'obstacle à l'arrière n'était plus qu'à quelques centimètres mainte nant, il vous regardait avec lassitude à travers la fumée de sa cigarette et attendait calmement que ses pare-chocs le lui signalent. A ce jeu, la carrosserie était abîmée de partout, les ailes compressées, les portières faussées. La voiture y avait gagné le surnom de Bobosse. Si grand-père l'apprit jamais, il faisait montre de suffisamment d'indifférence pour ne pas s'en émouvoir, et il est vraisemblable que ses pensées nous avaient catalogués une fois pour toutes : petits morveux, ou ce genre. Peut-être s'en moquait-il vraiment.

Quand il pleuvait à verse, ce qui ne constitue pas une anomalie au bord de l'Atlantique, la 2 CV ballottée par la bourrasque, ahanant contre le vent, prenant l'eau de toutes parts, tenait du caboteur délabré embarqué contre l'avis météo sur une mer trop grosse. La pluie s'affalait sur la capote dont on éprouvait avec inquiétude la précarité, tonnerre roulant, menaçant, qui résonnait dans le petit habitacle comme un appel des grands fonds. Par un puis plusieurs trous microscopiques de la toile se formaient à l'intérieur des lentilles d'eau qui bientôt grossissaient, s'étiraient, tremblotaient, se scindaient et tombaient à la verticale sur une tête, un bras, un genou, ou, si la place était libre, au creux d'un siège, jusqu'à former par une addition de rigoles une petite mare conséquente qu'il ne fallait pas oublier d'éponger avant de s'asseoir. Ce système de clepsydre se changeait très vite en supplice, car à l'exaspérante régularité du goutte-à-goutte s'ajoutaient les arrivées d'eau latérales, imprévisibles et à contretemps. La pluie giclait par les joints à demi arrachés des portières — cet air de ne pas y toucher du crachin qui, sur la distance, trempe aussi sûrement qu'une averse. Au début, on s'essayait à tenir sur le modèle de grand-père imperturbable dans la tourmente, comme s'il s'agissait de franchir le mur du mystère, de vérifier avec lui que « tout ça » (son expression parfois, évasive et lasse) n'était au fond qu'une suite de préjugés, et la pluie une idée, juste un avatar, un miroitement de l'illusion universelle. C'était peut-être le cas au plus haut degré de l'esprit, quand le corps s'extrait de la matière pour s'élever dans les airs — ou dans des voitures confortables, silencieuses et étanches qui donnent la sensation de voyager au cœur d'un nuage — mais ce pétillage léger qui se chargeait au passage de la rouille des portières et traçait des microtavelures sur les sièges imposait au fil des kilomètres sa manière têtue, et, après quelques minutes d'un yoga humide, convaincu par les mœurs brutales du réel, on se résignait à sortir un mouchoir de sa poche et à s'essuyer le visage. C'est en subissant la loi de tels petits faits obtus que l'enfance bascule, morceau par morceau, dans la lente décomposition du vivant.

Curieusement, les trajectoires des gouttelettes qui filtraient à l'oblique, passé le premier agacement, créaient un climat

de bonne humeur : l'attente déçue du miracle où la pluie glisserait sur nous comme sur les plumes d'un canard nous poussait à un règlement de comptes moqueur. Rapides, tendues, ou au contraire se posant en bout de course avec mollesse, les gouttelettes frappaient au petit bonheur le coin de l'œil, la tempe, la pommette, ou visaient droit au creux de l'oreille, si imprévisibles, aux paramètres si compliqués, qu'il était inutile de chercher à s'en prémunir, à moins de s'enfourer la tête dans un sac. Le jeu, bataille navale rudimentaire, consistait simplement à annoncer "Touché" quand l'une d'elles, plus forte que les autres, nous valait un sursaut, le sentiment d'être la cible d'un tireur inconnu. La seule règle était d'être honnête, de ne pas s'écrouler sur le siège, mimant des souffrances atroces, pour une goutte anodine. D'où des contestations souvent, mais en termes mesurés. On veillait à ne pas hausser le ton : la 2 CV de grand-père était un endroit solennel — non son armure comme le laissait penser l'état pitoyable de la carrosserie, mais sa cellule.

Une fois, une unique fois, il fut des nôtres, quand une goutte vint se suspendre comme un lumignon au bout de son nez et que, sortant de son mutisme, d'une voix couverte, voilée, de celles qui servent peu, il lança : « Nez coulé. » Nous cessâmes sur-le-champ de nous chamailler, presque dérangés tout d'abord par cette immixtion d'un grand dans notre cour, et puis, l'effet de surprise retombé, ce fut comme une bonne nouvelle, le retour d'un vieil enfant prodigue : grand-père n'était pas loin, à portée de nos jeux quand on l'imaginait à l'autre bout de son âge dans un bric-à-brac de souvenirs anciens — alors, soulagés, peut-être aussi pour manifester de quel poids pesait son absence, nous partons d'un rire joyeux, délivré, qui s'abrite derrière la compréhension à retardement du jeu de mots : ce nez qui coule clôt idéalement notre bataille quand, faute d'y trouver une fin, nous nous astreignons à ressasser toujours la même pauvre règle. Notre jeu d'eau improvisé se révéla définitivement impossible à reprendre, comme si d'un seul coup l'exclamation en demi-teinte de grand-père l'avait épuisé. En "revanche, elle nous servit longtemps de constat désabusé à l'occasion de diverses catastrophes domestiques : du lait qui déborde de la casserole, de la lampe de poche qui flanche, à la chaîne qui saute du pédalier et à la montre arrêtée. Elle s'élargit même au cercle des personnes responsables : le « nez coulé » de papa pour une panne d'essence à deux kilomètres du bourg, quand il" avait estimé pouvoir arriver à bon port en zigzaguant sur la route dans l'espoir d'utiliser jusqu'à la dernière goutte le fond du réservoir. S'il avait vécu, comme il voyageait beaucoup, l'expression avait peut-être une chance de passer dans le langage courant. Il eût fallu beaucoup d'ingéniosité pour, dans cent ans, lui restituer son origine.

pp. 9-15.

La pluie est une compagne en Loire-Inférieure, la moitié fidèle d'une vie. La région y gagne d'avoir un style particulier car, pour le reste, elle est plutôt passe-partout. Les nuages chargés des vapeurs de l'Océan s'engouffrent à hauteur de Saint-Nazaire dans l'estuaire de la Loire, remontent le fleuve et, dans une noria incessante, déversent sur le pays nantais leur trop-plein d'humidité. Dans l'ensemble, des quantités qui n'ont rien de considérable si l'on se réfère à la mousson, mais savamment distillées sur toute l'année, si bien que pour les gens de passage qui ne profitent pas toujours d'une éclaircie la réputation du pays est vite établie : nuages et pluies. Difficile de les détromper, même si l'on proteste de la douceur légendaire du climat — à preuve les mimosas en pleine terre et çà et là, dans des jardins de notaire, quelques palmiers déplumés — car les mesures sont là : heures d'ensoleillement, pluviosité, bilan annuel. Le temps est humide, c'est un fait, mais l'habitude est telle qu'on finit par n'y plus prêter attention. On jure de bonne foi sous une bruine tenace que ce n'est pas la pluie. Les porteurs de lunettes essuient machinalement leurs verres vingt fois par jour, s'accoutument à progresser derrière une constellation de gouttelettes qui diffractent le paysage, le morcellent, gigantesque anamorphose au milieu de laquelle on peine à retrouver ses repères : on se déplace de mémoire. Mais que le soir tombe, qu'il pleuve doucement sur la ville, que les néons des enseignes clignent, dessinent dans la nuit marine leur calligraphie lumineuse, ces petites étoiles dansantes qui scintillent devant les yeux, ces étincelles bleues, rouges, vertes, jaunes qui éclaboussent vos verres, c'est une féerie versaillaise. En comparaison, lunettes ôtées, comme l'original est plat.

Grâce à quoi les opticiens font des affaires. Non que les myopies soient ici plus répandues qu'ailleurs, mais nettoyer ses verres avec un pan de chemise sorti en catimini du pantalon, avec un coin de nappe au restaurant ou l'angle intact d'un mouchoir roulé en boule au creux de la main, le risque se multiplie que les lunettes se démantibulent, tombent et se brisent. C'est un des nombreux inconvénients qu'engendre la pluie, avec un fond de tristesse et des maux de tête lancinants à force de cligner des yeux.

pp. 16-17.

[...]

Qu'il pleuve à marée montante, ce n'est pas à proprement parler une pluie. C'est une poudre d'eau, une petite musique méditative, un hommage à l'ennui. Il y a de la bonté dans cette grâce avec laquelle elle effleure le visage, déplie les rides du front, le repose des pensées soucieuses. Elle tombe discrète, on ne l'entend pas, ne la voit pas, les V vitres ne relèvent pas son empreinte, la terre l'absorbe sans dommage.

L'ennui est au contraire un poison de l'âme, celui des crachins interminables et des ciels bas — bas à tutoyer les clochers, les châteaux d'eau et les pylônes, à s'emmêler dans la cime des grands arbres. Il ne faut pas se moquer des anciens Celtes qui redoutaient sa chute : les ciels métaphysiques s'inventent sous de hauts ciels d'azur. C'est une chape d'ardoise qui se couche lourdement sur la région, ménageant un mince réduit entre nuages et terre, obscur, saturé d'eau.

Ce n'est pas une pluie mais une occupation minutieuse de l'espace, un lent rideau dense, obstiné, qu'un souffle suffit à faire pénétrer sous les abris où la poussière au sol a gardé sa couleur claire, ce crachin serré des mois noirs, novembre et décembre, qui imprègne le paysage entier et lamine au fond des cœurs le dernier carré d'espérance, cette impression que le monde s'achève doucement, s'enlise — mais, au lieu de l'explosion de feu finale annoncée par les religions du désert, on assiste à une vaste entreprise de dilution. Pas ici de ces larges flaques des pluies d'orage qui se résorbent au premier soleil, ni de ces crues brutales qui contraignent à des évacuations en catastrophe, victimes secourues par des barques au premier étage de leurs maisons (les champs des bords de Loire sont souvent inondés, mais il est admis que le fleuve a droit à sa géométrie variable). Le décor semble intact, la campagne est seulement plus verte, d'un vert de havresac, plus grise la ville, d'un gris plombé. L'esprit des marais a tout enveloppé. Les prairies, les pelouses sous leur verdoyance dissimulent des éponges. Les souliers qui s'y aventurent s'affublent d'énormes semelles de boue.

pp. 21-22.

[...]

Les pluies d'hiver pour ceux-là sont un calvaire. Elles n'ont même pas l'aspect facétieux des ondées de printemps, quand vous avez prudemment scruté le ciel avant de sortir, qu'il apparaît serein, parsemé de nuages blancs défilant à grande vitesse, pressés de traverser le pays comme s'ils avaient pour mission de stopper une invasion de pluies barbares sur les frontières de l'Est. De confiance, vous laissez le parapluie au vestiaire, ou ce qui en tient lieu : une corbeille à papier, un bidon de lessive. L'envie de printemps est si criante après les mois sombres qu'on se rebelle contre les tenues d'hiver (cette idée que sur sa seule livrée l'hirondelle fera le printemps). De fait, les premières douceurs sont dans l'air, des serpentins tièdes et parfumés sillonnent l'ambiance encore hivernale des jours qui rallongent — on le note à quelques repères précis : une sortie de bureau, la fermeture des magasins, un horaire de train, les lampadaires trop tôt allumés. Vous êtes si absorbé par cette bonne nouvelle, si ravi de l'approche perceptible des beaux jours, que vous ne remarquez pas qu'au-dessus de vous, en trois minutes, le ciel se couvre, et brutalement, sans crier gare, il pleut. Il pleut avec une vivacité comique, un déluge presque enfantin au son rapide et joyeux. Et pour ce qui paraît un galop d'essai, comme un feu d'artifice lancé en plein jour, la largeur d'une rue suffit : à trois pas de là, le pavé est sec. Vous courez vous abriter sous un porche ou l'auvent d'une boutique, vous vous serrez à plusieurs dans l'embrasement d'une porte. Et, preuve que nul n'en veut à cette pluie, les cheveux dégoulinants, on se regarde en souriant. Ce n'est pas la pluie, mais une partie de cache-cache, un jeu du chat et de la souris. D'ailleurs, le temps de reprendre son souffle et le ciel a retrouvé son humeur bleutée. Une éclaircie, vous avez déjà pardonné.

pp. 25-26.

[...]

C'est ainsi que Joseph vit se lever une aube olivâtre sur la plaine d'Ypres. Dieu, ce matin-là, était avec eux. Le vent complice poussait la brume verte en direction des lignes françaises, pesamment plaquée au sol, grand corps mou épousant les moindres aspérités du terrain, s'engouffrant dans les cratères, avalant les bosses et les frises de barbelés, marée verticale comme celle en mer Rouge qui engloutit les chars de l'armée du pharaon.

L'officier ordonna d'ouvrir le feu. Il présumait que derrière ce leurre se dissimulait une attaque d'envergure. C'était sans doute la première fois qu'on cherchait à tuer le vent. La fusillade libéra les esprits sans freiner la progression de l'immense nappe bouillonnante, méthodique, inexorable. Et, maintenant qu'elle était proche à les toucher, levant devant leurs yeux effarés un bras dérisoire pour s'en protéger, les hommes se demandaient quelle nouvelle cruauté on avait encore inventée pour leur malheur. Les premiers filets de gaz se déversèrent dans la tranchée.

Voilà. La Terre n'était plus cette uniforme et magnifique boule bleue que l'on admire du fond de l'univers. Au-dessus d'Ypres s'étalait une horrible tache verdâtre. Oh, bien sûr, l'aube de méthane des premiers matins du monde n'était pas hospitalière, ce bleu qu'on nous envie, lumière solaire à nos yeux diffractée, pas plus que nos vies n'est éternel. Il virera selon les saisons de la nature et l'inclémence des hommes au pourpre ou au safran, mais cette coloration pistache le long de l'Yser relevait, elle, d'une intention maléfique. Maintenant, le brouillard chloré rampe dans le lacin des boyaux, s'infiltre dans les abris (de simples planches à cheval sur la tranchée), se niche dans les trous de fortune, s'insinue entre les cloisons rudimentaires des casemates, plonge au fond des chambres souterraines jusque-là préservées des obus, souille le ravitaillement et les réserves d'eau, occupe sans répit l'espace, si bien que la recherche frénétique d'une bouffée d'air pur est désespérément vaine, confine à la folie dans des souffrances atroces. Le premier réflexe est d'enfouir le nez dans la vareuse, mais la provision d'oxygène y est si réduite qu'elle s'épuise en trois inspirations. Il faut ressortir la tête et, après de longues secondes d'apnée, inhaler l'horrible mixture. Nous n'avons jamais vraiment écouté ces vieillards de vingt ans dont le témoignage nous aiderait à remonter les chemins de l'horreur : l'intolérable brûlure aux yeux, au nez, à la gorge, de suffocantes douleurs dans la poitrine, une toux violente qui déchire la plèvre et les bronches, amène une bave de sang aux lèvres, le corps plié en deux secoué d'âpres vomissements, écroulés recroquevillés que la mort ramassera bientôt, piétinés par les plus vaillants qui tentent, mains au rebord de la tranchée, de se hisser au-dehors, de s'extraire de ce grouillement de vers humains, mais les pieds s'emmêlent dans les fils téléphoniques agrafés le long de la paroi, et l'éboulement qui

s'ensuit provoque la réapparition par morceaux des cadavres de l'automne sommairement enterrés dans le parapet, et à peine en surface c'est la pénible course à travers la brume verte et l'infect marigot, une jambe soudain aspirée dans une chape de glaise molle, et l'effort pour l'en retirer sollicite violemment les poumons, les chutes dans les flaques nauséabondes, pieds et mains gainés d'une boue glaciaire, le corps toujours secoué de râles brûlants, et, quand enfin la nappe est dépassée — ô fraîche transparence de l'air —, les vieilles recettes de la guerre par un bombardement intensif fauchent les rescapés. Seuls les très chanceux atteignent les lignes arrière. Joseph est de ceux-là — ou cueilli pas si loin qu'un anonyme grand de cœur ramène à couvert — mais son état inspire l'inquiétude : lésions profondes, amputation probable d'un poumon. On le dirige sur Tours, ce qui n'est pas bon signe. Il voit qu'il se rapproche de sa maison, que pour lui la guerre est finie. Il trouve même la force d'acquiescer quand son mal fait des envieux. Les valides qui ne savent pas donneraient volontiers un poumon sur la promesse de ces femmes qui vont le dorloter.

pp. 154-157.

[...]

Paysage de lamentation, terre nue ensemencée de ces corps laboureurs, souches noires hérissées en souvenir d'un bosquet frais, peuple de boue, argile informe de l'œuvre rendue à la matière avec ses vanités, fange nauséuse mêlée de l'odeur âcre de poudre brûlée et de charnier qui rend sa propre macération (des semaines sans se dévêtir) presque supportable, avec le vent quand le vacarme s'éteint qui transmet en silence les râles des agonisants, les grave comme des messages prophétiques dans la chair des vivants prostrés muets à l'écoute de ces vies amputées, les dissout dans un souffle ultime, avec la nuit qui n'est pas cette halte au cœur, cette paix d'indicible volupté, mais le lieu de l'attente, de la mort en suspens et des faces noircies, des sentinelles retrouvées au petit matin égorgées et du sommeil coupable, avec le jour qui s'annonce à l'artillerie lourde, prélude à l'assaut, dont on redoute qu'il se couche avant l'heure, avec la pluie interminable qui lave et relave la tache originelle, transforme la terre en cloaque, inonde les trous d'obus où le soldat lourdement harnaché se noie, la pluie qui ruisselle dans les tranchées, effondre les barrières de sable, s'infiltrer par le col et les souliers, alourdit le drap du costume, liquéfie les os, pénètre jusqu'au centre de la terre, comme si le monde n'était plus qu'une éponge, un marécage infernal pour les âmes en souffrance, la pluie enfin sur le convoi qui martèle doucement la capote de l'ambulance, apaisante soudain, presque familière, enluminée sous les phares en de myriades de petites lucioles, perles de lune qui rebondissent en cadence sur la chaussée, traversent les villes sombres et, à l'approche de Tours, comme le jour se lève, se glissent dans le lit du fleuve au pied des parterres royaux de la vieille France.

pp. 158-159.